

ANDREÏ KOURKOV

Le jardinier d'Otchakov



– Maman, y a la voisine dehors qui t’as encore amené un type louche ! lança Igor d’une voix alerte par les portes toutes grandes ouvertes de la maison.

– Pourquoi hurles-tu comme ça?! s’indigna Elena Andreïevna. Elle va t’entendre ! Elle pourrait se vexer !

Elena Andreïevna secoua la tête tout en posant un œil critique sur son fils qui, à l’âge de trente ans, n’avait toujours pas appris à parler, quand il le fallait, à mi-voix, en chuchotant.

Olga, leur voisine de rue, s’était en effet un peu trop soucieuse, un moment, de la vie privée d’Elena Andreïevna. Dès que celle-ci avait emménagé à Irpen avec son fils, après avoir quitté Kiev, elle avait senti la tutelle d’Olga, âgée comme elle de cinquante-cinq ans, et elle aussi vivant seule, sans mari. Elena Andreïevna s’était séparée du sien avant de prendre sa retraite, tant il commençait à évoquer pour elle un élément de mobilier : inerte, silencieux, éternellement mécontent et ne levant pas le petit doigt pour entretenir la maison. Olga, quant à elle, avait trouvé le moyen de ne jamais se marier. Mais elle en parlait avec légèreté, sans regret. « Je n’ai pas besoin d’avoir un homme en laisse ! avait-elle dit un jour. On s’en attache un, et il se transforme aussitôt en cabot ! Il aboie et il mord ! »

Elena Andreïevna sortit, marcha jusqu’au portillon et découvrit là sa voisine accompagnée d’un homme d’environ soixante-cinq ans, au teint hâlé et à la joue glabre. Il avait le visage expressif, le menton volontaire, les cheveux blancs coupés en brosse, et portait un sac à dos de grosse toile à la couleur passée.

– Léna, je te présente Stepan. Il a retapé mon étable !

Elena Andreïevna posa sur le Stepan en question un regard teinté de douce ironie. Sa voisine n'avait pas d'étable, ni rien à réparer d'ailleurs. Tout était impeccable chez elle! Or elle n'avait pas l'habitude d'accueillir des inconnus dans sa maison sans un bon motif.

Si Stepan releva la lueur d'amusement qu'éveillait sa personne dans les yeux de la dame, il inclina néanmoins la tête d'un air affable.

– Peut-être auriez-vous besoin d'un jardinier? demanda-t-il avec une note d'espoir dans sa voix enrouée.

Il était vêtu avec soin: pantalon noir, lourdes bottines à semelles épaisses, maillot rayé.

– Ce n'est pas plutôt à la fin de l'hiver qu'on embauche des jardiniers? s'étonna Elena Andreïevna à haute voix.

– Mais moi, au contraire, je m'y colle tout de suite, pour en avoir fini avant le printemps: je taille les arbres, je nettoie tout bien, et je reprends ma route. C'est toute l'année que les arbres réclament de l'entretien! Et pas besoin de me payer des fortunes! Comptez cent hryvnias par mois, plus le vivre et le couvert. Avec ça, j'aime bien cuisiner moi-même...

«Cent hryvnias?!» songea Elena Andreïevna, ébahie. «Pourquoi cet homme-là est-il si peu cher? Il n'a pas l'air mal pourtant, il paraît solide!»

Elle tourna la tête. Elle pensait voir son fils et lui demander conseil. Mais Igor n'était pas dans la cour. Peut-être cela valait-il mieux après tout. Il aurait bien été capable de dire que sa mère déraillait avec l'âge, dès lors qu'il lui fallait réfléchir autant pour embaucher un jardinier à pareil prix!

– C'est petit chez nous, soupira-t-elle, hésitant encore à prendre une décision sans son fils.

– Mais je n'ai pas besoin de loger sous votre toit. Je peux très bien dormir dans un appentis. L'essentiel c'est que j'aie un abri pour l'hiver. Je ne bois pas, et je n'ai rien d'un voleur...

La maîtresse de maison adressa un regard interrogateur à sa voisine. Celle-ci hocha la tête, comme si elle connaissait ce Stepan depuis de longues années.

– Eh bien, restez pour le moment, dit Elena Andreïevna, vaincue. Nous avons une resserre en dur, qui est vide, car nous n'élevons pas de volaille. Vous y trouverez un lit et un matelas. Et aussi une prise de courant. Mais il faut encore que je cause avec mon fils...

Stepan repéra aussitôt la construction de briques derrière la maison, et sur un signe de tête, se dirigea vers elle.

– Tu le connais depuis longtemps? demanda Elena à sa voisine.

– Il est déjà venu, il y a deux ou trois ans. Il n'a rien volé, il a tout retapé et donné un coup de main au potager. C'est un homme utile...

Elena Andreïevna haussa les épaules et rentra chez elle retrouver son fils.

Igor manifesta une parfaite indifférence à l'embauche inopinée du jardinier. Il était occupé à tirer avidement sur une cigarette quand sa mère lui annonça la nouvelle.

– Il n'a qu'à se charger des patates! déclara Igor. On n'y arrivera jamais à deux.

Stepan expédia l'arrachage des pommes de terre en un rien de temps. Il accomplit la besogne tout seul, et tout seul encore répandit la récolte dans l'arrière-cour pour l'y laisser sécher. Elena Andreïevna se réjouit alors pour la première fois en silence de l'aide qu'il apportait. Elle lui remit sur-le-champ cent hryvnias à titre d'avance. Et le soir elle prépara pour le dîner une daube accompagnée de pommes de terre nouvelles.

Le lendemain matin, Igor fut réveillé par un ébrouement alerte et joyeux. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre de sa

chambre restée ouverte et découvrit Stepan, vêtu d'un simple slip noir, qui s'arrosait d'eau froide tirée du puits.

Il nota alors que l'épaule gauche du jardinier était marquée de taches bleuâtres, comme si on avait tenté maladroitement d'effacer un ancien tatouage.

Piqué par la curiosité, Igor sortit lui aussi dans l'arrière-cour et demanda à Stepan de lui vider sur le crâne un seau tiré du puits.

L'eau glacée lui fit l'effet d'une brûlure, mais d'une brûlure agréable. Il s'ébroua à son tour, bruyamment, joyeusement. Après quoi il interrogea Stepan sur ses taches bleuâtres.

L'homme considéra tout d'abord le fils de la patronne avec un certain embarras. Ce gars-là valait-il bien la peine qu'on lui parle? semblait-il se demander. Mais les yeux d'Igor, d'un vert limpide, à l'éclat pénétrant, incitaient à la confiance.

– Tu sais, commença Stepan à mi-voix, j'aimerais bien moi-même savoir ce que c'est! J'avais six, sept ans. Ça m'a fait mal, je me rappelle avoir chialé. Mon paternel a dû me tatouer un message codé. Soit à mon attention, soit à la sienne. Mon oncle ne m'a jamais expliqué la chose en détail. Il m'a seulement raconté que mon père m'avait expédié chez eux, à Odessa, par le train, et qu'il avait ensuite disparu on ne sait où. On ne l'a plus jamais revu. J'ai grandi chez mon oncle Liova et ma tante Maroussia à Odessa. Ce sont eux qui m'ont raconté que ma mère avait plaqué mon père quand j'avais à peu près trois ans. Elle m'a laissé à leur garde. Mon oncle, j'ai eu beau le questionner tant qu'il était en vie, je n'ai jamais réussi à lui soutirer de renseignements précis. Tout ce que je sais, grâce à lui, c'est que mon père n'était pas un type ordinaire. Il a connu trois fois les camps en Sibérie. Pour quelle raison? Mystère! Peut-être que le tatouage signi-

fiait quelque chose d'important? Seulement j'ai grandi, ma peau s'est distendue, le dessin s'est étiré, tellement qu'il est illisible aujourd'hui.

Stepan jeta un coup d'œil aux traces bleues imprimées sur sa peau. Igor se rapprocha de lui, et examina son épaule. La multitude de petits points sombres ne composait plus ni image ni texte.

– Et ton père, à toi, où est-il? lui demanda soudain Stepan.

Igor regarda le jardinier dans les yeux puis secoua la tête.

– Quelque part à Kiev. Maman l'a quitté depuis longtemps. Et elle a bien fait. (Igor soupira.) Il n'avait pas besoin de nous.

– Et donc, tu ne le vois jamais? s'enquit Stepan, d'un ton dubitatif.

Igor ne répondit pas tout de suite. Il réfléchit. Puis de nouveau secoua la tête.

– Pour quoi faire? Je ne me sens pas plus mal comme ça. Je garde de lui deux cicatrices en souvenir.

– Quoi, il te tapait dessus?

Le visage de Stepan avait pris une expression furieuse, sinon féroce.

– Non. Maman l'envoyait avec moi au parc ou bien aux attractions. Il me laissait seul pour aller boire de la bière et causer avec ses copains. Un jour un cycliste m'a renversé et m'a cassé un bras. Une autre fois, ça été pire...

Stepan grimâça.

– C'est bon, dit-il en levant la main. Qu'il aille au diable! Oublions-le!

Amusé par sa réaction, Igor esquissa un sourire et de nouveau étudia le tatouage « effacé » par le temps.

– Vous savez, on pourrait essayer de lire ce code, déclara-t-il après brève réflexion.

– Et comment vas-tu t'y prendre?